

Anaëlle Clot

Artiste et graphiste indépendante

Anaëlle Clot grandit à la campagne où, étant enfant, elle passe le plus clair de son temps le nez fourré dans l'herbe, à observer la vie qui grouille, encouragée par un père enseignant passionné de nature. Dans cette famille nombreuse, pour les vacances, on part surtout en randonnée. Et c'est tant mieux, car Anaëlle n'est bien que dehors.

Un peu plus tard, c'est l'entrée à l'école et la fin de la vie en plein air. Créativité bridée aussi, endormie... mais qui s'éveillera à nouveau un peu plus tard : quand elle commencera sa formation de graphiste à l'Eracom à Lausanne. Et la voici à nouveau à sa place : la jeune fille retrouve alors son enthousiasme pour le dessin qu'elle adorait enfant. Elle n'en fait pas pour autant une pratique personnelle - pas encore - tout occupée qu'elle est par sa passion d'alors : la danse hip hop qu'elle pratiquera assidument durant dix ans. Et puis, à l'âge de 24 ans, elle s'engage en tant que graphiste au sein de l'atelier de Flavia Cocchi à Lausanne. Ici, on mêle sensibilité et rigueur. Et puis on collabore avec d'autres métiers et savoir-faire, ce qui aiguisé chez la jeune graphiste sa finesse d'attention portée sur le choix des matériaux et puis son amour des beaux objets. Sa fibre artistique a commencé à se tisser...

Le début de sa pratique régulière du dessin et la constitution d'un univers propre apparaît surtout avec la naissance du *Dévaloir*, une revue d'artistes multidisciplinaire qu'elle fonde en 2012 avec les photographes Laura Morales et Vanessa Besson. Sa fabrique génère rencontres multiples et invitations variées faites aux artistes, ainsi qu'une intense pratique personnelle du dessin qui enrichissent ensemble le fanzine sur ses quatre années d'existence.

Quand elle travaille pour elle, très naturellement, l'artiste dessine ce qu'elle aime, et ça lui permet de retrouver et d'alimenter son émerveillement et sa fascination d'enfant pour les animaux et les plantes. Au début, elle réalise à l'encre des dessins virtuoses, rigoureusement composés et mis en page, toujours en noir et blanc. Car pour la graphiste de formation c'est le trait qui doit tout faire tenir, tandis que le rôle de la couleur est relégué à celui d'apparat. C'est petit à petit qu'elle acquiert de l'aisance, qu'elle maîtrise ses outils, qu'elle gagne en confiance aussi peut-être pour tenter l'expérimentation. Et d'années en années apparaissent, dans un subtil crescendo, des touches de couleur d'abord comme dans les estampes japonaises qu'elle admire tant. Immersée alors dans le monde du *street art* elle découvre les feutres POSCA qui allient le trait précis du dessin et le rendu de la peinture. Puis la gamme limitée de la marque l'amène à l'acrylique et à la création de ses propres couleurs. Avec le temps encore, les traits deviennent taches, nappes, plages et surfaces aux accords savamment étudiés. Et les couleurs, posées aléatoirement sur le papier, inspirent à l'artiste, par leurs formes, la venue du trait noir qui vient appuyer, donner du volume et de la profondeur aux aplats et aux coulures. L'œuvre a pris son ampleur : plus vivante qu'autrefois, organique, libérée du graphisme. Et puis la figuration qui commence à se dissoudre, et la lecture plus sinueuse qui permet un imaginaire plus grand.

Anaëlle tient au papier. Elle cultive son amour pour les livres et les objets imprimés bien-sûr, et c'est encore lui qu'elle choisit le plus souvent comme support de ses œuvres. En 2016 elle cofonde une nouvelle revue avec les artistes Simon De Castro et Antón de Macedo : *Aristide*, qui naît dans la continuité du *Dévaloir* mais plus axée sur le dessin. Progressivement, dans le sillon des publications qui se multiplient, s'égrènent les sérigraphies, les installations et les expositions...

Aujourd'hui, et après des années d'études et de travail en ville, l'artiste s'est installée à nouveau à la campagne où elle conjugue toujours ses deux pratiques qui s'entremêlent et se nourrissent mutuellement. Là, elle se met à jardiner et dessiner presque de la même façon. Elle y retrouve son souffle aussi et son élan ; sa capacité à s'émerveiller devant les manifestations discrètes, et à la fois miraculeuses, de la vie qui l'entoure. Mais loin de la volonté naturaliste de reproduire ses formes sur le papier, quand elle dessine, elle procède à des reconstitutions nées du mariage de cette observation et de l'imaginaire. Une pratique empreinte de liberté qui lui permet de reconstituer le lien fondamental qui existe entre les être vivants. Voilà la dimension écologique et militante mais non ostentatoire qui teinte toute sa pratique : quand elle travaille pour les autres, l'artiste sélectionne consciencieusement les projets qui lui semblent utiles et en lien avec ses valeurs. Quand elle dessine pour elle, sa sensibilité exacerbée et son intranquillité permanente face au chaos du monde s'affirment : les constructions picturales, organiques toujours, s'assombrissent parfois et jouent avec l'indéterminé : des imbroglios, des superpositions et des enchevêtrements d'espèces ; comme pour délivrer son mélange d'anxiété et d'émerveillement, spectatrice à la fois de nos futurs mortifères et du grand jardin où la vie grouillante promet de ne jamais cesser de croître.

Clotilde Wuthrich
Lausanne, août 2021